

Diddha

# LUMINIS

Les Peuples d'Elwinah  
Première Partie

Roman  
Jeunes Adultes

*Lorsque la colère des dieux transpercera les cieux et que l'ordalie sera rendue, lorsque les derniers de nos péchés seront les incurables crimes de nos existences misérables et lorsque le temps du cataclysme sera venu, alors dans la foudre et le tonnerre, la montagne s'ouvrira en deux et la bête naîtra pour rendre son jugement. Tremblez, mortels, car de ses flammes l'Enfer vous frappera et condamnera vos âmes à une éternité de supplices et d'effroi...*

*Livre des Oracles de Saint Ythan d'Yrgasias, verset IV, 788 après J-C*

# Prologue

*An 1345 après Jésus-Christ*

Le château était en effervescence.

Tandis que valets et servantes s'activaient en tous sens, vaquant à des tâches plus ou moins ordinaires, les nobles qui n'étaient pas partis pour la guerre n'avaient d'autres occupations que de s'affoler et d'essayer de glaner des informations sur ce qui se tramait dans la salle du trône. Les hommes ruisselaient de nervosité, les femmes chuchotaient quelques messes basses, mais sur tous les visages, la panique était bien visible. Aux fracas de vaisselle qui se brise répondaient les échos des allées et venues de toute cette cour fourmillante. Les traits tirés par l'épuisement trahissaient la peur accumulée ces derniers temps et ces nuits à veiller et à subir les attaques incessantes de la bête.

La bête.

C'était ainsi qu'ils l'avaient surnommée. Un terme abstrait pour définir une créature qui l'était tout autant. Dans toute la région, on ne parlait plus que d'elle. Surgissant des vieilles légendes, elle était apparue sans crier gare et détruisait tout dans les flammes. Le prince, dans son infinie bonté, avait d'abord accueilli ses vassaux survivants à l'abri des murs du château, même ceux qui par un récent mouvement de population s'étaient soulevés pour échapper au système féodal de la cité. En peu de temps, les villageois des bourgs alentour avaient rejoint la protection de leur seigneur, masse informe grouillante dans la boue de l'enceinte de la forteresse.

Les réserves de provisions diminuaient à une vitesse affolante et la famine commençait à se faire sentir. Dans la cour du château, un brouhaha de clameurs désespérées issu de la foule de réfugiés retentissait comme un prélude à une nuit funeste.

À travers les dédales de couloirs richement décorés de tapisseries, héritages familiaux prestigieux, Gildric, un homme grisonnant bien en chair, se hâtait, tentant de se frayer un chemin parmi la foule inquiète de curieux. Sa cape de velours vermillon fouettait le sol et les murs dans un claquement sourd à chacun de ses mouvements précipités. Certains l'interpellèrent, mais il leur fit un signe agacé de la main et ils le laissèrent passer. Au bout de quelques minutes, il s'arrêta devant la grande porte en fer forgé de la salle du trône. Il prit quelques instants pour ajuster sa tunique et frotter ses épaules poussiéreuses, puis, inspirant profondément, il frappa trois coups secs et entra sans en attendre la permission. La pièce était plongée dans une pénombre figée irréaliste, dont seule la lueur d'une bougie donnait vie à des ombres inquiétantes qui dansaient le long des murs charbonneux. Face à la fenêtre, les bras placidement croisés dans le dos, le jeune prince avait le regard perdu sur l'assemblée populaire et sale qui s'agitait dans la cour. Gildric se racla la gorge à plusieurs reprises pour signaler sa présence, mais son seigneur ne bougea pas d'un cil. Au bout d'un moment qui parut interminable au serviteur, le jeune homme souffla d'une voix monocorde :

- Quelles sont les nouvelles, Gildric ?

- Monseigneur, le monastère de Rivelec a été attaqué cette nuit. Il ne reste plus rien du bâtiment et la plupart des moines ont péri dans les flammes. Les quelques survivants sont très gravement blessés, je les ai fait placer dans les appartements à l'ouest du château.

Le prince soupira de dépit, puis se retourna lentement pour faire face à Gildric, qui remarqua ses yeux cernés d'un trait aniline et ses cheveux mi-longs emmêlés et ternes. Jamais il n'avait vu son jeune souverain dans un tel état, pas même à la mort du roi. La guerre contre les Anglais faisait de nombreuses pertes dans la noblesse française et les récents soulèvements populaires contre la seigneurie l'avaient complètement épuisé. Pourtant ici, la plupart de ses contemporains le considéraient comme un monarque aimant et responsable de son peuple, malgré son jeune âge et son couronnement anticipé. L'arrivée soudaine de cette étrange créature mythique tueuse d'hommes était pour lui un fardeau de plus à régenter, qui risquait de le mener à sa perte.

- Si je peux me permettre, mon prince, osa Gildric en jetant un coup d'œil par la fenêtre, était-ce un

choix judicieux d'accueillir tous ces misérables au château ? Beaucoup d'entre eux rêvent de vous renverser. Ils pillent nos réserves et effraient les nobles dames. Vous êtes trop clément avec ceux qui ne sont dignes de votre gracieuseté.

- Beaucoup des nobles de ma cour ont refusé de partir en guerre pour ma cause. Je ne les jette pas en pâture pour autant à la bête.

Un raclement de botte sur le sol boisé fit sursauter Gildric. Le demi-frère du prince, un jeune homme sombre et fils bâtard du défunt roi se tenait dans le coin de la pièce, si discrètement que l'homme ne l'avait pas remarqué en entrant. Un frisson lui parcourut l'échine lorsque leurs regards se croisèrent. Gildric n'avait jamais aimé ce garçon que tous qualifiaient de progéniture adultérine démeritant. Ses cheveux noirs d'ébène et ses attitudes très peu conventionnelles de la bienséance des nobles gens en faisaient un contraire parfait du prince. Mais ses yeux du même bleu clair rappelaient à tous qu'ils étaient pourtant issus du même sang royal. Il avança dans la pièce d'un pas lent de prédateur pour se positionner aux côtés du prince, fixant le serviteur de son regard dédaigneux. Gildric fulmina intérieurement contre son air hautain et méprisant, se rappelant qu'il n'était jadis qu'un enfant mendiant dans les rues crasseuses des bas quartiers de la cité, alors qu'il jouissait désormais de la fortune monarchique. Le prince, premier fils du roi dont la femme était morte en couche, n'avait jamais eu de frères et sœurs. Aussi, lorsqu'il eut vent par des murmures de couloirs de l'existence de ce fils bâtard, il remua ciel et terre pour le retrouver et le ramener au château en en faisant son égal. Le roi, à l'époque, n'avait rien trouvé à y redire, peu intéressé par les occupations de son fils. Les deux enfants suivirent donc la même éducation, le même enseignement aux arts du combat ainsi que le même adoubement au rang de chevalier. Ils ne se quittaient pour ainsi dire jamais depuis leur enfance. Moqueuse, l'attroupée de nobles les avait surnommés « le chevalier blanc et le chevalier noir », mettant ainsi en évidence toute la niaiserie de cette paire improbable et de leurs différences si flagrantes.

- J'ai fait réunir nos vingt meilleurs hommes. Nous partons combattre la bête dès ce soir, à la tombée de la nuit.

La voix grave du prince fit sortir Gildric de ses songes.

- Nous ? Vous ne comptez quand même pas affronter la créature, mon seigneur ? Je...

- Je ne vais pas la laisser détruire mon peuple et mes terres sans bouger.

D'un geste de la main, il intima le silence à son serviteur, qui, encore sous le coup de cette déclaration, ne parvint qu'à émettre un hoquet inaudible. Le laissant figé sur place, le prince ôta sa couronne d'or et de pierres précieuses et la posa sur le trône avant de quitter la salle d'un pas assuré, suivi de près par son ombre de demi-frère.

À la tombée de la nuit, la totalité des habitants du château avait été mise au fait de la décision du prince. Le groupe de chevaliers lourdement armé quitta alors la forteresse devant les silhouettes silencieuses du peuple. Des regards désolés accompagnèrent le convoi jusqu'à la grande porte du domaine, certains comprenant un peu tard que leur suzerain était prêt à tout pour eux, même à mourir. Les cloches de la chapelle résonnèrent à l'unisson durant de longues minutes, accompagnant les courageux cavaliers jusqu'au triste sort qui les attendait. Il leur fallut très peu de temps pour s'enfoncer dans les méandres de la forêt désertée de toute trace de vie humaine, là où la bête avait été aperçue plusieurs fois au soleil couchant. Le prince menait la troupe aux côtés du second fils du roi, vêtu d'une armure milanaise à la cuirasse et aux plates d'un noir envoutant. La maille, sombre, elle aussi, luisait au clair de la lune naissante.

- Cette armure est vraiment grotesque, murmura le prince en essayant de détendre l'atmosphère.

Celui-ci ricana et souleva son heaume pour plonger son regard dans le sien. Sa voix grave et intimidante de jeune homme précoce donna des frissons aux soldats qui les accompagnaient, comme à son habitude.

- Elle est parfaite. Après tout, ne suis-je pas le « chevalier noir » ?

- Je déteste ces surnoms et je leur ai déjà fait savoir. Je ne comprends pas pourquoi tu t'entêtes à entrer dans leur jeu. Tu es aussi le fils du roi, que ça leur plaise ou non.

Le prince souffla. Il aurait dû se douter que son frère n'avait pas besoin d'être apaisé, même en cet instant extrêmement tendu. Il n'éprouvait jamais la peur, contrairement à lui... Laissant retomber son heaume sur son nez, son cadet rajusta les cordages de sa monture et répondit d'une voix à résonance métallique :

- Cher prince, le peuple a toujours besoin d'une figure noire qu'il déteste, pour apprécier les valeurs d'un gentil seigneur blanc...

Un grondement sourd et inhumain interrompit leur conversation. Le sol se mit à trembler, effrayant les chevaux qui se cambèrent. Les arbres devant eux se fendirent en deux dans un craquement terrifiant et un énorme dragon aux écailles rouge incendiaire et aux yeux ambrés plongea sur eux dans un jet de flammes, faisant disparaître dans son sillage la moitié des chevaliers surpris qui s'effondrèrent dans un nuage de cendres. Seules leurs pièces d'armures retombèrent sur le sol en clinquant. Le prince et son frère roulèrent sur le côté pour se protéger, mais déjà la bête disparaissait dans un mouvement d'ailes à travers une futaie.

- Caliel, suis-le !

D'un geste vif, le chevalier noir tira son épée et s'élança à sa poursuite, suivi de près par l'héritier du trône que bientôt les survivants de la troupe virent disparaître au cœur d'une végétation dense.

# Chapitre 1

## L'ombre des bois

*De nos jours*

Une goutte vint glisser lentement sur son front, très lentement, pour s'écraser sur son t-shirt détrempé de sueurs froides. Sa main, fermement contractée sur la poignée intérieure de la portière, passa du rose au bleu, puis au blanc cadavérique, en même temps que ses veines se comprimaient et que le sang les désertait. La respiration haletante, elle osa un regard en coin vers sa mère qui conduisait tranquillement leur petite citadine, remplie de cartons. Le regard vitreux de sa génitrice lui signifia qu'une fois encore, ses pensées n'étaient tournées que vers ses propres problèmes et qu'elle ne remarquait même pas le malaise de sa fille. La lutte contre l'inconscience dura encore quelques secondes, une minute tout au plus. Ses crises étaient de plus en plus fréquentes et plus violentes qu'à l'accoutumée. Les étourdissements et les nausées l'accablaient à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, mais ce qui l'inquiétait davantage c'était les tremblements nerveux qui la secouaient de spasmes depuis quelque temps déjà. Ce symptôme-là, elle n'en avait jamais parlé, ni à sa mère ni aux médecins. Elle en avait assez de tous ces médicaments et de tous ces traitements expérimentaux dont on la gavait depuis qu'elle était toute petite. Aucun n'avait jamais eu le moindre effet sur ses crises ni sur cette « maladie » inconnue et ses parents lui avaient fait consulter des hordes de spécialistes sans succès. Alors, à quoi bon ? Elle avait décidé de mettre les tremblements sur le dos du stress. Elle n'avait plus envie de se battre. Ses journées étaient toutes les mêmes depuis l'accident : mornes, sans saveur et affreusement solitaires. Une violente douleur lui martela le crâne à la seule pensée du cataclysme qui avait bouleversé sa vie à tout jamais. Des souvenirs et des images lui revinrent à l'esprit. Presque une année entière s'était écoulée, mais les blessures étaient toujours à vif. Elle soupira lorsque les vertiges s'évaporèrent, lui laissant comme toujours la bouche pâteuse et les jambes flageolantes. Le son de la mélodie qui passait à la radio redevint peu à peu reconnaissable à ses oreilles lorsque l'étau qui lui compressait la tête se desserra. Son corps entier se décontracta, comme si un courant électrique s'était emparé d'elle et avait avancé sinueusement dans tous les vaisseaux de son être avant de disparaître comme il était arrivé, sans prévenir. La crise était passée. Lâchant la poignée de la portière, elle observa sa main reprendre sa teinte rosée d'origine et essuya les quelques larmes qu'elle n'avait pas su retenir. Sa mère garda les yeux rivés sur la route. Mais elle s'en fichait. Elle préférait que personne ne soit témoin de ses crises. Et avec sa mère, c'était facile, depuis qu'elle-même était frappée d'une dépression sérieuse.

- On arrive, Vanhi.

La voix enrouée de la conductrice la fit reprendre conscience du moment présent et elle tourna la tête pour observer le paysage. Loin du décor de sa métropole natale, la vue ici était sans aucun doute superbe. Des collines d'herbe verte parsemée de coquelicots ondulaient sous l'effet de la vitesse et des arbres gigantesques surplombaient l'horizon, tels des géants majestueux témoins de l'arrivée de l'Homme sur ces terres vierges. Au loin, on devinait la forme vaporeuse de quelques montagnes aussi ancestrales. Son père aurait adoré la peinture qu'offrait cet endroit. Levant les yeux vers le toit ouvrant, la jeune fille observa une trainée d'hirondelles qui virevoltaient au gré du vent, s'adonnant à des cercles et des loopings entre les rayons du soleil.

Elle soupira. Elle s'était promis secrètement que ce changement d'air lui ferait du bien. Que ce nouveau départ l'aiderait à se sortir de cette vie pathétique qui la rongait de l'intérieur. Que du haut de ses presque dix-huit ans, elle reprendrait tout de zéro et aurait une vie exemplaire. Pour que son père, où qu'il soit, soit fier d'elle.

La voiture traversa une petite ville de campagne, à l'entrée de laquelle une pancarte dorée trônait fièrement, gravée d'un fruit oviforme et du texte « Bienvenue à Mirabelia ». Les grandes lettres noires étaient peintes avec soin, comme si l'équipe municipale avait tout misé sur la première impression des visiteurs. Vanhi s'en amusa, mais constata que le reste de la ville était tout aussi calibré avec minutie.

Les trottoirs pavés d'une propreté étincelante avaient un certain charme et les promeneurs semblaient prendre leur temps et profiter de l'air et du paysage. Aussi loin qu'elle s'en souvienne, personne n'avait ce comportement dans la ville d'où elle venait. Les gens, pareils à une masse grise uniforme, couraient tête baissée en évitant soigneusement de croiser le regard de quelqu'un et tout le monde était pressé dans le brouhaha incessant des klaxons, des moteurs et des ventilations mécaniques des restaurants qui longeaient les trottoirs souillés. Mais cette ambiance typiquement hostile où personne ne fait attention à personne, elle lui avait toujours convenu parfaitement jusqu'à maintenant. Elle regarda d'un œil distrait les couleurs criardes des maisons et les petits jardins taillés avec précision qui bordaient des clôtures vertes et des nains en plâtre à l'air idiot. Ce spectacle lui rappela les étincelants décors de banlieues décrits dans certains de ses romans préférés, où la propreté et la bonne tenue des rues étaient toujours poussées à l'exagération et dissimulaient souvent d'obscurs secrets. La voiture s'enfonça dans cette petite ville impeccable, pour bifurquer un peu plus tard sur un chemin granuleux, si rustique que même les lignes blanches de la route n'y étaient pas tracées. Au sommet d'une colline voisine, les ruines d'un château qui lui sembla médiéval se dressaient tel le souvenir d'une époque révolue. Les pierres brimées et les plantes grimpances qui l'envahissaient lui donnaient un aspect de carte postale qui lui plut beaucoup et elle se promit d'aller y jeter un œil à la première occasion. Le volume d'arbres bordant la route s'intensifia, laissant présager une forêt abondante qui obstruait presque la totalité de la lumière du jour. C'est dans une obscurité troublante et presque absolue que Vanhi s'inquiéta du chemin à prendre. Mais sa mère ne fit aucun commentaire, se contentant de la toiser de son regard vide. Au bout d'une ou deux minutes, la couverture d'arbres devint moins intense et une large clairière apparut. En son centre se dressait un manoir gigantesque, dont le crépi n'avait pas dû être rénové depuis plus d'une décennie. Des taches de mousse et de lichen parsemaient sa façade, lui donnant un air lugubre. Un mur à demi effondré contournait la bâtisse et du lierre envahissait la moindre de ses pierres égratignées par l'érosion. Seule une parcelle de terrain avait été nettoyée, mais presque l'intégralité de la clairière alentour était infestée de mauvaises herbes qui devaient frôler les cinquante centimètres de hauteur. La voiture se rangea dans un crissement de pneus à côté d'une berline noire étincelante déjà garée, sur laquelle figuraient le logo et l'enseigne de *Blote Immobilier*. Une femme à l'allure austère, très pâle, en sortit lorsque Vanhi et sa mère ouvrirent leurs portières et elle les accueillit avec empressement :

- Madame Brennan ! Vous voilà enfin. Comment s'est passé le voyage ?
- Long, s'empressa de dire Vanhi d'un ton sarcastique.
- Madame Blote, je vous présente ma fille Vanhi, lança sa mère d'une voix lasse.

La dame serra la main de la jeune fille qui darda sa mère d'un œil mauvais, peu flattée de son air désabusé lors de ces présentations. Rajustant son tailleur sans prêter le moindre intérêt à la tension palpable entre la mère et sa fille, l'agent immobilier les pressa d'entrer afin d'effectuer la visite coutumière de remises des clés. Mais Vanhi traina des pieds et flâna quelques instants devant la maison pour l'observer. Le perron était orné de sculptures en bois usées, dont une rampe cassée qui longeait les quelques marches menant à la porte en chêne massif. La façade grise accueillait plusieurs fenêtres poussiéreuses dont certaines étaient décorées de vitraux aux couleurs jaunies. Les fenêtres sous la toiture étaient brisées et le vent sifflait en s'y engouffrant. Elle remarqua des gargouilles en pierre rudoyée qui la fixaient, postées chacune aux angles du toit, et un frisson lui parcourut l'échine. Elle se frotta les bras énergiquement et tourna le dos à l'ancienne demeure pour faire face à la forêt. Mais le sentiment d'inquiétude qui commençait à s'emparer d'elle s'amplifia à la vue de la végétation sombre et dense qui entourait la clairière. Elle crut entendre d'étranges sons, comme des chuchotements lointains, et voir un mouvement furtif remuer des fougères sauvages non loin d'elle.

- Ça doit être un animal, juste un stupide animal...

Ses mains se mirent à trembler. Elle tourna cette pensée en boucle dans son esprit tandis qu'elle attrapait un premier carton rempli de ses affaires personnelles dans le coffre de la voiture, puis elle se dirigea vers l'entrée d'un pas décidé. Le hall était aussi sinistre que l'extérieur, peut-être même plus. Un escalier en pierre fissuré à de nombreux endroits montait en demi-cercle jusqu'au premier étage et bloquait le peu de clarté que le puits de lumière laissait filtrer. Si cette maison avait sûrement été jadis

un monument d'ampleur admirable, ce temps était bien révolu.

- ... mais c'est de la vieille pierre ! Elle date d'une époque proche des temps médiévaux, c'est tout vous dire. Ne vous étonnez pas si vous entendez quelques bruits ou craquements, c'est tout à fait normal.

Le débit de parole de l'agent immobilier précéda son apparition. Les deux adultes déboulèrent d'un angle, sûrement d'une pièce qui devait servir de cuisine. Vanhi patienta jusqu'à ce qu'elles arrivent à sa hauteur. Une goutte de sueur perla sur le front de la femme malgré la fraîcheur qui régnait à l'intérieur du bâtiment aux murs épais. Elle demanda brièvement aux nouvelles habitantes si elles avaient besoin d'autre chose avant qu'elle puisse régler les derniers papiers. Devant le silence catégorique de sa mère, Vanhi répondit, gênée :

- Merci. Les déménageurs nous ont précédés et il ne nous reste plus qu'à décharger la voiture. Je pense que ça ira.

C'était tout à fait vrai : avec l'accord de l'agence, sa mère avait décidé qu'une entreprise de déménagement viendrait installer leur intérieur avant leur arrivée, bien qu'elle-même soit déjà venue visiter leur nouveau foyer. Pour Vanhi, en revanche, c'était la première fois qu'elle foulait ces grandes dalles de marbre. Les déménageurs avaient posé ici et là leurs meubles et leurs cartons, sans prendre la peine de s'aventurer trop loin dans la poussière et le désordre. Des tas de vieilles commodes et de meubles d'un autre temps qui devaient appartenir aux précédents propriétaires avaient été abandonnés un peu partout, contre la tapisserie à gros motifs floraux et sur le parquet de lattes en chêne. Laisant aux deux femmes le côté administratif, la jeune fille s'engouffra dans les couloirs étroits pour visiter un peu le rez-de-chaussée, son carton toujours entre les mains. Elle traversa un petit salon éclairé difficilement par une immense baie vitrée qui donnait sur la clairière à l'extérieur. La vitre était sale et de vieux rideaux miteux tombaient de chaque côté, ce qui lui arracha un rictus de dégoût. Elle continua sa visite et fut étonnée de constater du nombre impressionnant de pièces, pour la plupart assez étriquées, pour d'autres presque en ruines. Des travaux de rénovation étaient plus que nécessaires. En soupirant, elle revint vers le hall à la hâte en entendant que Madame Blote s'apprêtait à partir.

- Vous avez fait le bon choix en choisissant cette merveilleuse demeure ! fredonna l'agent immobilier.

La jeune fille leva les yeux au ciel. Elle savait très bien que le choix de cette maison en déclin perdue au cœur de la campagne profonde avait surtout été motivé par son prix ridiculement dérisoire et les états chaotiques de leurs finances. L'agent immobilier quitta la maison, laissant la mère et la fille en tête à tête, avec le vide en écho.

- Alors ? demanda d'une voix frêle sa mère.

- Alors c'est grand... rétorqua Vanhi.

- Et sinistre, pensa-t-elle en silence.

- Mh...

Pourtant habituée au vide flagrant de leurs conversations quotidiennes, la jeune fille sentit une colère sans nom monter en elle. Les phrases de sa mère ne dépassaient que rarement le nombre record de trois mots consécutifs lorsqu'elle s'adressait à elle – lorsqu'elle daignait lui répondre par autre chose que par des onomatopées – le tout sur un ton terne et sans humeur, ce qui l'agaçait de plus en plus. Elle ne cacha pas son ras-le-bol de la situation en lançant dédaigneusement :

- Très bien, comme ça on ne risque pas de trop se croiser, dans cette immense baraque !

Pour toute réponse, elle n'eut qu'un regard sans expression de la femme qui se tenait devant elle. Ses cheveux filandreux lui tombaient sur ses épaules voutées et son visage livide lui donnait un air fantomatique. Vanhi la fixa sur un air de défi, mais elle tourna les talons et sortit comme si de rien



n'était. Figée de surprise et furieuse, la jeune fille planta ses ongles dans le carton qu'elle tenait toujours contre elle et entreprit de monter l'escalier à toute vitesse. Elle ouvrit plusieurs portes de l'étage jusqu'à trouver la pièce qui lui servirait désormais de chambre, qu'elle reconnut grâce au grand lit rouge à baldaquin qui trônait en son centre. Elle jeta le carton au sol, s'enferma à double tour et se jeta sur le lit, une larme s'écrasant contre l'oreiller. Étouffant un cri dans les draps, elle tenta de se remémorer ce qui caractérisait sa génitrice avant la mort de son père. Bien sûr, la mère et la fille n'avaient jamais été très complices. Mais comment en étaient-elles arrivées là ? Parfois, lorsque ses pensées l'accablaient, en général la nuit, la jeune fille en venait à croire que cet épisode dépressif majeur (du nom que lui avait donné la psychiatre) n'était même pas une vraie maladie et simplement une faiblesse de cette figure maternelle qu'elle avait autrefois connue si vive et déterminée. Elle était à la fois en colère contre cette femme à l'humeur austère, mais aussi contre son père, dont elle avait toujours été la plus proche, qui les avait abandonnées toutes les deux à leur sort alors qu'elles pouvaient à peine se supporter. La dépression. Vanhi en comprenait le pourquoi, mais pas le comment. Quoiqu'il en fût, la situation empirait de jour en jour. Elle ne vivait plus qu'avec le fantôme de sa mère, dépourvu de sentiments et d'émotions.

Lorsque Vanhi rouvrit les yeux, de minuscules paillettes de poussières flottaient dans la pénombre de la chambre, illuminées par les derniers rayons du soleil qui se frayaient difficilement un chemin à travers la forêt. Elle se redressa et observa un moment la pièce, confuse. Les murs escarpés étaient sombres comme le reste et son cœur manqua un battement avant qu'elle ne se rappelle qu'elle ne vivait plus dans le minuscule appartement qu'elle avait toujours connu. L'évocation du manoir lui arracha un frisson. Elle remarqua alors un miroir rayé à l'autre bout de la chambre, suspendu au-dessus d'une vieille coiffeuse. En s'en approchant doucement, elle y étudia son triste reflet. Ses yeux bouffis et les cernes naissants qui clivaient ses joues lui laissèrent deviner qu'elle avait dû s'assoupir quelques heures. Elle attrapa nonchalamment une brosse qui dépassait de son carton et entreprit de démêler ses longs cheveux ondulés : les faibles lueurs qui pénétraient dans la pièce vinrent éclabousser la multitude de reflets dorés et cuivrés de sa chevelure sauvage. Elle tenait cette couleur étonnante de son père et de ses origines irlandaises, et celui-ci avait l'habitude de l'appeler *Automne* en référence aux nuances orangées de sa chevelure. Son père. Un homme toujours rieur, toujours présent lorsqu'elle avait eu besoin de lui, l'être qui hantait ses souvenirs. Son père qui avait péri dans un accident de voiture, par un après-midi ensoleillé, l'automne dernier. Elle soupira en posant sa brosse sur la vieille coiffeuse. Comme le destin pouvait être cruel, parfois.

Une envie pressante de penser à autre chose s'imposa : elle fouilla donc les cartons pour dénicher une tenue de sport. Elle enfila un mini short et un t-shirt large, mais mit un temps fou à retrouver ses vieilles baskets. Lorsqu'elle mit la main dessus, elle s'empressa de descendre l'escalier dans un vacarme de semelles crissantes, en laissant quelques traces noires sur le marbre pâle. Faire du sport était dans le top trois des résolutions à tenir pour le commencement de sa nouvelle vie. Elle avait lu quelque part que certaines activités physiques libéraient de l'endorphine dans le cerveau et contribuaient ainsi à éliminer le stress. En somme, plutôt une bonne nouvelle. Elle passa à toute allure dans le hall, jetant un coup d'œil au passage au petit salon et eut à peine le temps d'y voir sa mère allongée dans un canapé. Aucun carton n'avait été déballé, la maison semblait encore plus poussiéreuse qu'à leur arrivée et il y régnait un bazar monumental. Vanhi s'arrêta, soudain tentée de commencer le grand nettoyage, puis se ravisa et franchit le seuil de l'imposante entrée. Une petite brise fraîche aux douces odeurs de chlorophylle l'accueillit à sa sortie. La lumière déclinante du soleil n'embrassait plus qu'une toute petite partie de la clairière, on arrivait à peine à distinguer ce qui se trouvait de l'autre côté, la forêt engloutissant tout dans son obscur manteau. Loin d'être découragée par cet étrange phénomène, Vanhi commença à trotter en direction du chemin de terre battue par lequel sa mère l'avait conduite quelques heures auparavant. Au bout de quelques foulées, la jeune fille ralentit en s'apercevant qu'elle n'entendait que l'écho de ses baskets dérapant sur les mottes de terre sèche. Elle finit par s'arrêter complètement, tendant l'oreille pour essayer de percevoir le moindre petit bruit, ne serait-ce que le piaillage d'un oiseau ou le bruissement d'une feuille en haut des cimes. Rien. Le silence était absolu.

Immobile, elle resta interdite un moment, la tête tournée vers le plafond végétal. Une impression terriblement dérangeante la cernait, une impression morbide. Elle eut envie de rebrousser chemin,

mais un bruissement l'interpella. Encore des murmures... Comme si des milliers de petites voix chuchotaient tout autour d'elle, l'observaient, l'encerclaient peu à peu et provenaient de partout à la fois. Elle sursauta et chercha du regard ce qui pouvait provoquer ce phénomène inouï en tournant sur elle-même. Mais alors qu'elle chavirait pour s'enfuir à toutes jambes, un cri s'échappa de ses lèvres lorsqu'elle se rendit compte qu'elle n'était plus sur le chemin, mais perdue au beau milieu de la forêt. Sous ses pieds, la route caillouteuse avait laissé place à un tapis d'humus, des arbres inondaient son champ de vision de tous les côtés... Comment était-ce possible ? Elle n'avait pas pu dévier ainsi du chemin sans s'en rendre compte ! Sans hésiter plus longtemps, elle s'élança de toutes ses forces en avant pour fuir cet endroit maudit. Alors qu'elle courait à grandes enjambées, elle sentit qu'un danger se rapprochait d'elle à une vitesse fulgurante. La respiration haletante, elle osa un regard en arrière : un nuage de fumée noire la talonnait, menaçant, et elle fut bientôt sûre et certaine que ce phénomène onirique la poursuivait bel et bien. Très vite, elle fut submergée et les couleurs autour d'elle perdirent de leur éclat pour se teinter de nuances de gris. La peur s'empara d'elle sans qu'elle ne comprenne ce qu'il se passait, mais au loin, elle aperçut une trainée de lumière. L'espoir lui redonna une poussée d'adrénaline et elle fit claquer ses talons contre le tapis de mousse pour se propulser d'un nouvel élan. La lumière se dessina, toute proche. À quelques secondes de l'atteindre, Vanhi tourna la tête sans cesser de courir, pour essayer d'apercevoir une dernière fois la chose abominable qui la poursuivait. Mais un éclair la percuta dans un fracassement vibrant.

## Chapitre 2

### La fille au regard tempête

Les épaules voutées et la tête renversée en arrière, Vanhi rouvrit les yeux douloureusement pour apercevoir le ciel orangé et le soleil qui disparaissait à l'horizon, au-delà d'un champ aux épis de maïs tristement bercés par la brise. Les couleurs réapparurent peu à peu dans sa rétine jusqu'à ce que le gris effrayant qui avait failli la submerger quelques instants plus tôt disparaisse complètement. Elle se redressa sur ses coudes écorchés et son premier réflexe fut de se retourner. À nouveau de retour sur une parcelle de chemin de terre, elle observa la lisière de la forêt derrière elle qui semblait paisible et tout à fait normale. Des rayons de lumière filtraient à travers l'épais feuillage, ce qui n'enlevait rien à son air inquiétant. Soulagée, mais sceptique en repensant à ce qui venait de se passer, elle eut du mal à faire taire les palpitations paniquées de son cœur. Un râle venant de sa droite la fit bondir et elle se tourna d'un sursaut dans sa direction. Allongée par terre et en très mauvaise posture, une fille aux cheveux noirs se tenait la cheville en bougonnant.

- Merde ! T'aurais pas pu faire attention ?

- Je... je suis vraiment désolée ! Est-ce que ça va ? balbutia-t-elle en venant au secours de la malheureuse.

- Aïe !

La fille aux cheveux charbon tenta de se relever, pour s'écrouler aussitôt sous le poids de la douleur.

- Purée ! C'est ma cheville...

Elle leva la tête vers Vanhi, qui fut éblouie par le bleu nuit de ses yeux, rehaussé par un épais trait de crayon noir. Son regard intimidant imprima dans son cerveau l'image d'un rivage par un soir de tempête et provoqua un frisson qui la traversa de part en part. En secouant la tête pour se débarrasser de cette sensation étrange, Vanhi fit passer son bras par-dessous son épaule et d'un mouvement adroit l'aida à se remettre debout. Mais déjà, le comportement agressif de la fille avait disparu, la laissant muette et dévisageant Vanhi.

- Euh... Tu te sens mal ? osa celle-ci d'un ton mal assuré.

- Tu sortais de la forêt ?

La voix de sa victime était grave et raillée. Et son intonation suspicieuse ne laissait rien présager de bon. Gardant son épisode de terreur pour elle, elle répondit simplement, l'air détaché :

- Je faisais un petit running par là, je ne t'ai pas vue et j'ai déboulé comme une furie, je suis désolée. C'est entièrement ma faute.

- Tu faisais un... Quoi ?

- Un « running »... C'est quand tu cours pour faire du sport et que...

- Ouais, je sais ce que c'est. Mais... Dans la forêt ?

Vanhi acquiesça d'un léger mouvement de tête et la jeune fille aux cheveux noirs fut prise d'un fou rire incompréhensible qui la fit chavirer, au point de presque lui faire perdre l'équilibre et la prise qu'elle avait sur elle. Ne sachant comment réagir, elle se tut en attendant que sa crise de rire s'atténue. D'un geste, la blessée essuya une larme au coin de l'œil, laissant entrevoir sur son poignet les prémices d'un tatouage déformé par sa manche. D'une voix hilare et encore secouée par des spasmes, elle peina à ouvrir la bouche :

- Toi, t'es nouvelle par ici, c'est ça ?

- J'ai emménagé aujourd'hui. Pourquoi ? répondit Vanhi d'une voix timide, toujours méfiante.

- Non, pour rien.

Elle étouffa un dernier gloussement.

- Moi c'est Masha.

- Vanhi.

- Bon, Vanhi. Apparemment, je suis mal barrée pour rentrer chez moi vu que tu viens de me détruire la cheville...

- Je vais t'aider, s'empressa-t-elle de répondre, trop honteuse d'avoir rencontré la première habitante de ce patelin de manière si épique.

Elle soutint Masha qui avança péniblement à cloche-pied le long de l'immense champ de maïs jusqu'à une petite ferme non loin du chemin, profitant de l'occasion pour tenter de faire connaissance. Charmeuse et au franc parler ravageur, cette fille du même âge qu'elle lui semblait plutôt sympathique, bien qu'au caractère complètement opposé au sien.

- Alors, tu viens d'où ?

- Tu ne dois pas connaître.

Masha fronça les sourcils et Vanhi eut juste le temps de regretter ces paroles lancées de manière un peu trop arrogante. Honteuse de son air prétentieux, elle déglutit péniblement, ne sachant comment rattraper sa maladresse.

- Enfin je veux dire... J'habitais en ville, dans une région du nord, rien de bien palpitant.

- T'inquiète. On a l'habitude par ici que les gens de la ville nous prennent pour des bouseux consanguins.

- Ce n'est pas ce que je...

Masha éclata de rire à nouveau.

- T'es marrante, la nouvelle. Je sens qu'on va bien s'entendre.

Elle adressa un clin d'œil à la jeune fille en appuyant sur un interrupteur et la porte de la ferme s'ouvrit dans un grincement mécanique. À peine les deux filles eurent-elles franchi le portail qu'une petite troupe de bambins accoururent en criant des « Sha ! » « Sha ! » à tue-tête. Vanhi se figea devant cet assaut de petits soldats en culottes courtes qui agrippèrent les manches et le bas du sweat de Masha, la faisant tanguer de droite à gauche.

- Fais pas attention à eux, lança-t-elle à Vanhi en éloignant du coude un petit garçon d'à peine cinq ans qui tentait de grimper sur elle. Bon, allez les mioches, poussez-vous !

Les cris frénétiques des jeunes enfants alertèrent une femme mûre au joli teint café au lait, qui sortit d'un pas vif dans la cour en essuyant ses mains sur son tablier. Sa peau lisse était hâlée et ses cheveux aussi noirs que ceux de Masha. Deux garçons aux physiques similaires d'à peu près l'âge des jeunes filles lui emboîtèrent le pas. La femme s'approcha et d'une voix douce et attentionnée s'adressa à Masha :

- Que t'est-il arrivé, ma chérie ?

- Je crois que je me suis pété la cheville, grogna celle-ci.

Tandis que la femme examinait le pied de la blessée, les enfants se rassemblèrent derrière elle calmement et tous observèrent la nouvelle venue, dont les coudes salement amochés saignaient à grosses gouttes. Gênée par tous ces regards, Vanhi sentit le rouge lui monter aux joues et bredouilla :

- C'est ma faute, je ne faisais pas attention, et, euh... Je l'ai bousculée...

- Bousculée ? s'esclaffa Masha de manière théâtrale, cette fille m'est littéralement tombée dessus

comme un boulet de canon !

Les enfants portèrent leurs mains devant leurs bouches en laissant échapper des « Oooh » plaintifs et une larme vint glisser sur la joue du plus petit. Masha se mit à ricaner et flanqua un coup de coude moqueur dans les côtes de Vanhi. Après un examen rapide, la mère de famille s'assura que la cheville n'était pas cassée et se redressa en invitant les filles à la suivre dans la ferme, embrassant au passage le petit qui pleurait. L'un des grands garçons, qui de près semblait plus âgé qu'au premier abord, s'approcha. Devant la mine déconfite de la jeune fille, il s'exclama en riant :

- Ne t'inquiète pas, miss, on sait que Sha est la seule fautive dans cette sombre histoire. Il faut dire qu'elle ne sait pas mettre un pied devant l'autre sans provoquer une catastrophe !

- C'est clair, gloussa l'autre.

- La ferme, Matt ! grogna Masha.

Celui-ci la souleva d'un geste, l'arrachant au bras de Vanhi qui la soutenait encore et la fit basculer tête à l'envers sur son épaule, la portant à la manière d'un vulgaire sac à patates alors qu'elle braillait de tout son soûl. Il lança un clin d'œil à l'intention de Vanhi et elle les suivit timidement jusqu'à l'intérieur de la grande ferme où les attendaient déjà le groupe d'enfants et leur mère. L'entrée donnait directement sur un grand salon aux murs taillés très habilement dans une pierre crayeuse, le tout décoré avec goût. De bonnes odeurs épicées provenaient de la cuisine ouverte sur le salon, où la femme avait déjà pris place derrière une énorme marmite dans laquelle elle remuait lentement une cuillère sous les yeux intéressés de jumeaux, dont seules les petites têtes dépassaient de derrière le plan de travail.

- Alors Sha, tu ne nous présentes pas ta nouvelle amie ?

Un grand et mince homme aux cheveux poivre et sel se leva d'un fauteuil placé face à une cheminée éteinte. Il posa le livre qu'il tenait sur la table de la salle à manger en prenant soin de marquer sa page et s'avança vers Vanhi en lui tendant la main, qu'elle serra. Matt posa Masha –ou plutôt, la laissa tomber– sur le canapé en cuir brunâtre où elle s'affaissa dans un soupir agacé :

- Vanhi : tout le monde. Tout le monde : Vanhi.

- Enchanté Vanhi, lui dit l'homme en souriant. Bienvenue chez nous, je suis Albert Duchamp, voici ma femme Carmen et nos enfants, Matt et Sam (il désigna les deux grands garçons qui adressèrent un petit signe de la main à Vanhi), Camille, Alyssa, les jumeaux Alex et Loïs, Timéo et Enzo, le petit dernier. Et tu connais déjà Masha.

Vanhi essaya de suivre la liste des prénoms qui défilèrent à une vitesse folle en tentant de les associer aux visages de chacun des enfants. Chose perdue d'avance. Elle sourit à l'assemblée d'un air béat, ce qui provoqua un fou rire général. Madame Duchamp fit tinter sa cuillère sur le bord de la casserole pour réclamer le silence.

- Veux-tu dîner avec nous, Vanhi ?

La jeune fille risqua un regard par la fenêtre pour s'apercevoir que le soir tombait plus vite que prévu et frissonna à l'idée de traverser seule la forêt dans l'obscurité pour retourner au manoir.

- Merci, madame, mais je préfère rentrer pour ne pas inquiéter ma mère.

- Oh, une autre fois alors ! Tu viendras dîner avec tes parents, un de ces soirs.

Vanhi sourcilla, mais ne répondit rien.

- Je te raccompagne avec la Yam', si tu veux ! lança Matt.

- Cinq minutes et tu la dragues déjà ? grommela Masha.

- Que veux-tu ? Je ne résiste pas aux jolies filles, s'amusa-t-il en voyant les joues de Vanhi

s'empourprer très vite. Tu habites où ?

- Dans le manoir de la forêt, répondit Vanhi.

L'ambiance si joviale retomba d'un coup sec. Masha se redressa, bouche bée, et plongeait son regard intense dans celui de Vanhi. Les enfants cessèrent tous de parler et madame Duchamp laissa tomber la cuillère dans sa marmite, laquelle s'enfonça dans son contenu dans un glouglou étouffé. Monsieur Duchamp resta stoïque, par politesse sûrement, car les rides au bord de ses yeux se plissèrent dans un mouvement presque imperceptible. Il se racla la gorge et se mit à parler d'une voix rauque et écorchée :

- En effet, il vaudrait mieux que quelqu'un t'accompagne.

- Mais... murmura Matt.

Monsieur Duchamp lui lança un regard autoritaire et le jeune homme attrapa une veste et sortit sans un mot. Vanhi remercia la famille et lui emboîta le pas, suivie de près par Masha, sautillant maladroitement à cloche-pied. Les deux filles attendirent côte à côte sur le perron pendant que Matt partait chercher son engin dans une grange de l'autre côté de la cour. Brisant un silence pesant, Vanhi se tourna vers elle.

- Tes parents sont cool.

Masha releva la tête comme si elle avait interrompu le flot de ses pensées et répondit au bout d'un bref instant de réflexion :

- Albert et Carmen sont mon oncle et ma tante. J'habite avec eux depuis que je suis bébé.

- Ah... Désolée, marmonna la jeune fille.

- Y a pas de raison d'être désolée. Comme tu l'as dit, ils sont cool.

Elle détourna le regard et le silence pesant réapparut, très vite brisé par le ronflement de la moto de Matt qui déboula de la grange et s'arrêta devant les filles. Le garçon tendit son casque à Vanhi qui grimpa derrière lui. Elle eut à peine le temps de lancer un « À plus » à la jeune fille qui la dévisageait toujours d'un air sombre, que l'engin démarra en trombe et passa le portail de la ferme. Vanhi reconnut le chemin le long du champ de maïs qui bordait la forêt, l'endroit où elle avait bousculé Masha. Puis le chemin s'élargit pour devenir une route au bord de laquelle plusieurs maisonnettes se dressaient paisiblement. Les fenêtres de la plupart d'entre elles étaient éclairées, offrant un contraste flagrant avec les ténèbres de la forêt qui leur faisaient face. Au bout de quelques minutes, la moto bifurqua pour se retrouver sur le chemin familier des bois qui menait au manoir. Lorsqu'ils s'engagèrent dans les entrailles de la forêt, Vanhi sentit le corps de Matt se raidir et la moto accéléra l'allure. Les ombres du crépuscule dansèrent à travers les feuillages des arbres menaçants, ce qui évoqua à la jeune fille le souvenir dérangeant de sa mésaventure intervenue plus tôt dans l'après-midi. Elle ferma les yeux pour éviter d'apercevoir la chose informe qui l'avait submergée et instinctivement ses bras se serrèrent un peu plus fort autour de la taille du conducteur. Un instant plus tard, la moto freina et s'immobilisa. Vanhi rouvrit les yeux et s'aperçut qu'ils étaient devant la grande bâtisse délabrée, éclairée par un spot extérieur qui illuminait la façade rongée. Elle descendit et s'empressa de rendre le casque à Matt en lui demandant de l'attendre une minute. Sans lui laisser le temps de répondre, elle s'élança dans la maison en faisant claquer la lourde porte et sauta sur des cartons posés négligemment près de l'entrée. Au deuxième qu'elle fouilla, elle trouva un stylo et déchira un morceau de carton pour aussitôt ressortir en trombe. Matt l'attendait, le teint livide et le regard inquiet sondant les environs. Le moteur de sa moto-cross ronflait toujours et sa main tapotait nerveusement l'accélérateur. Vanhi griffonna quelque chose sur le bout de carton et lui tendit.

- C'est mon numéro de téléphone portable. Tu vas trouver ça débile, mais est-ce que tu peux m'envoyer un texto quand tu seras arrivé chez toi ? Histoire d'être sûre que tu es bien rentré ?

Le jeune homme sembla hésiter, puis récupéra le morceau cartonné qu'il resta un moment à fixer. Sans

relever la tête, il dit d'une voix presque imperceptible :

- Il t'est arrivé des trucs dans cette forêt ?

Choquée par cette question, Vanhi eut du mal à formuler une phrase cohérente et s'exprima avec difficulté.

- Je... Non. Je... On ne sait jamais.

Matt fit disparaître le numéro dans la poche de son jean et lui souhaita une bonne soirée avant de repartir. Vanhi resta sur le pas de sa porte en observant le phare arrière de la moto s'éloigner et devenir de plus en plus minuscule, jusqu'à ce que celui-ci s'évapore au bout du chemin et qu'elle n'entende plus que le ronronnement lointain de l'engin. Un courant d'air sinistre la fit tressaillir et elle s'empressa de rentrer, prenant bien soin de verrouiller à double tour la porte d'entrée délabrée. Elle posa son front contre le bois frais en expirant lentement, encore tremblante. Des éclats de voix étouffées raisonnèrent et elle avança à travers le hall pour comprendre d'où ils provenaient. D'un coup d'œil vers le petit salon, elle s'aperçut que sa mère était toujours allongée dans le canapé, mais elle avait installé leur télévision et son vieux récepteur satellite sur une pile bancale de livres. L'émission qui était diffusée parlait du réchauffement climatique et ressassait en boucle les incontournables catastrophes naturelles prévues pour les prochaines années à venir. Vanhi s'approcha pour lui proposer de lui préparer quelque chose à manger, mais immédiatement elle remarqua la demi-douzaine de flacons entamés d'antidépresseurs renversés à côté d'elle et en déduisit que sa mère était complètement stone. Comme toujours, cette vision et ce constat la frappèrent en plein cœur et lui laissèrent un goût amer dans la bouche. Elle se dirigea lentement vers la cuisine dans un soupir saccadé, honteuse et démunie devant le spectacle de la descente aux enfers de sa mère. Elle ouvrit le réfrigérateur, avant de se rappeler qu'il était vide et débranché. Elle opta donc pour un paquet de céréales qu'elle monta dans sa chambre avec une canette de soda, laissant sa génitrice en se doutant qu'elle passerait la nuit devant la télévision, dans un état végétatif. Lorsqu'elle franchit le seuil de sa grande chambre relativement vide, la sonnerie de son portable retentit. Elle poussa l'interrupteur et l'ampoule au plafond clignota avant de diffuser une lumière blafarde. Puis elle s'assit sur le lit et consulta sa boîte de réception de messages. « Suis bien rentré. Content d'avoir fait ta connaissance. Biz. Matt ». Elle tapota quelques instants sur le clavier de son téléphone. « Ok. Merci de m'avoir accompagnée. À bientôt ». Elle reposa son portable sur sa table de chevet, se sentant tout de même idiote d'avoir insisté pour qu'il la prévienne de son arrivée, alors qu'ils ne se connaissaient que depuis le jour même. Elle souffla sur une mèche de cheveux ondulés qui lui tombait dans le visage et se laissa basculer en arrière sur le lit, les bras écartés. Tout en fixant les dalles sinueuses et abimées du plafond, elle repensa à la réaction bizarre de la famille de Masha lorsqu'elle leur avait appris où elle vivait. Ce manoir en ruine ne l'inspirait déjà pas beaucoup, mais alors là... Elle qui avait toujours été à l'écoute de ses sensations et intuitions, cette fois c'était clair : tous ses sens lui hurlaient de déguerpir de cet endroit au plus vite ! Elle se frotta les yeux en essayant de se convaincre mentalement que toutes les choses étranges qui lui étaient arrivées aujourd'hui n'étaient dues qu'au stress du déménagement, rien de plus. Ok, le manoir était digne d'un décor de film d'horreur. Mais un bon coup de ménage et deux ou trois rénovations le rendraient sûrement plus habitable. Ok, vivre en pleine forêt n'était pas le top pour se faire une vie sociale. Mais en une journée, elle avait déjà rencontré une fille de son âge, c'était bon signe. Quant à l'ombre... Mystère, pour le moment. Sûrement une hallucination. Après tout, elle souffrait déjà de nausées, de crises d'évanouissement, de tremblements compulsifs... Alors, pourquoi ne pas ajouter les hallucinations au tableau ? Elle n'était plus à ça près...

## Chapitre 3

### Les autres

---

Les jours qui suivirent ne furent que nettoyage et rangement pour la jeune fille. Elle commença par régler les nombreux détails administratifs : assurance, contrat d'électricité, et tout ce qui allait de pair avec le déménagement et dont sa mère ne s'intéresserait sûrement pas. Toujours bien décidée à occuper son temps plutôt que de se laisser submerger par des pensées moroses à l'instar de sa mère, elle essaya de nettoyer de fond en comble le manoir et installa à sa convenance les petits meubles et leurs affaires. C'était une tâche très difficile pour elle et sa petite santé, mais était convaincue que ce travail lui ferait du bien. Elle détestait cette baraque, mais il allait bien falloir faire avec. La maison était vraiment gigantesque, bien trop grande pour deux personnes et un grand nombre de pièces ne leur seraient d'aucune utilité. Vanhi jugea bon de concentrer ses efforts sur le rez-de-chaussée et le premier étage, laissant le second, le grenier et la cave à l'abandon pour le moment. Elle visita tout de même les lieux et fut intriguée par la cave, qui se composait de deux niveaux. En jetant un rapide coup d'œil dans le deuxième sous-sol, elle découvrit que des tas de cartons jonchaient le sol comme si le dernier propriétaire avait oublié toutes ses affaires avant de partir.

Elle ne fut prise de vertiges que deux fois, mais ses malaises furent brefs et contrôlables. Elle se félicita intérieurement d'avoir su résister à l'évanouissement. Sa mère ne participa presque pas à l'emménagement, restant cloîtrée dans sa chambre ou dans le petit salon. La nuit, la jeune fille entendait l'écho de ses pleurs se répercuter contre les murs épais du manoir et la douleur de sa mère ne faisait qu'accentuer la sienne, lui arrachant des sanglots qui coulaient en silence contre ses draps. Malgré cette tristesse profonde qui ne la quittait pour ainsi dire jamais, bizarrement, voir sa mère s'enfoncer chaque jour un peu plus dans la dépression lui donnait une envie farouche de passer à autre chose et d'aller de l'avant. Même si c'était difficile et que parfois, sa bonne volonté ne suffisait pas toujours.

Les jours s'écoulèrent à une vitesse fulgurante sans qu'aucun incident venant de la forêt se produise. Aussi, quand vint le dimanche, Vanhi décida de prendre l'air et d'aller visiter les ruines du château qu'elle avait aperçu sur la colline en arrivant au village. Elle marcha sous le soleil d'été, bercée par le chant des criquets et longea une route parsemée de jolies maisonnettes. Dans certains jardins, elle aperçut des gens retourner la terre ou récolter des légumes. Tous lui faisaient un signe de la main amical lorsqu'elle passait devant leurs demeures et elle répondait timidement d'un sourire. Lorsqu'elle arriva au pied de la colline, elle emprunta un chemin de terre battue qui montait directement jusqu'au château. Les ruines ne semblaient pas être entretenues, gagnées par d'épaisses broussailles de fleurs sauvages et d'herbes hautes. Seul un vieux panneau rouillé indiquant des risques d'éboulement signifiait que l'homme moderne avait déjà foulé les pavés à demi-ensevelis de la citadelle. Celui-ci mis à part, rien ne semblait indiquer que des gens visitaient régulièrement cet endroit. Vanhi contourna un rempart à moitié écroulé de pierres jaunâtres et entra dans la cour, où une grande statue d'acier l'accueillit solennellement. Haute de près de deux mètres cinquante, elle représentait un jeune homme couronné, aux cheveux mi-longs et aux traits anguleux. Son regard de fer se perdait dans le lointain, lui donnant un air rêveur. Aux pieds de la statue, une plaque de métal gravée, émoussée par le temps indiquait simplement : « À la mémoire de notre prince bien-aimé, souverain du château et des peuples d'Yrgasias ». Vanhi observa encore quelques instants la statue, troublée, avant d'avancer plus loin dans les ruines du château. Même si la représentation du prince était relativement bien conservée, ce n'était pas le cas de ce qui dut être jadis une magnifique forteresse. Les murs et le toit étaient quasiment inexistantes et les rares pans de pierres qui tenaient encore debout étaient pour la plupart tagués de bombes colorées et de graffitis obscènes. Vanhi eut vite fait le tour et redescendit jusqu'au village, légèrement déçue.

Le lendemain vint le jour fatidique de la rentrée scolaire. L'été s'éternisait dans cette partie du pays et il faisait encore très chaud. Épuisée par ces jours de ménage, Vanhi scruta sa garde de robe et hésita longtemps avant d'en tirer un short noir et une tunique rouge foncé. Elle enfila un gilet noir sans manches et des jambières assorties et se dirigea vers le hall du manoir où elle décrocha son sac de



cours à bandoulière. Elle en vérifia le contenu : feuilles, agenda, trousse, déjeuner, portable. Elle fit basculer le sac sur son épaule et sortit. Ce matin-là, sa mère ne s'était pas levée pour lui souhaiter une bonne rentrée, mais cela l'importait peu, car elle était plutôt de bonne humeur pour un lundi matin. Bien que d'habitude relativement solitaire, cette semaine d'enfermement lui avait donné envie de rencontrer de nouvelles têtes et de discuter avec des gens de son âge. Elle descendit les quelques marches du seuil et s'élança avec entrain sur le chemin en jetant un regard en direction de la forêt. La matinée ensoleillée illuminait la clairière et les arbres alentour resplendissaient, donnant presque un aspect chaleureux à cette maudite forêt. Les jours précédents, Vanhi avait nettoyé les abords de la maison et aucun évènement étrange ne s'était produit. Elle avait aperçu des oiseaux et des petits mammifères, mais aucune ombre inquiétante. C'est donc avec confiance qu'elle s'engagea sur la piste caillouteuse pour se rendre à l'arrêt où le bus scolaire devait la prendre, juste à l'entrée de la forêt, là où le virage du chemin menant au manoir se détachait de la route départementale. Elle avisa au loin le bus qui approchait, et se retourna pour regarder le passage. Par ce temps éclairé, une partie de la façade de la maison était visible d'où elle se tenait.

Le claquement des portes métalliques du bus la fit sursauter. Elle fit volte-face et monta dans le véhicule. Le chauffeur, un homme à l'apparence peu soignée, l'invita à s'asseoir et referma les portes. Il ne lui demanda ni sa carte de bus ni son identité, comme s'il la connaissait déjà. Il redémarra alors qu'elle était toujours debout à côté de lui et elle s'empressa de rejoindre l'allée centrale. Lorsqu'elle marcha entre les sièges pour rejoindre une double place vide au fond du bus, les jeunes gens qui étaient assis sur sa droite et sa gauche l'observèrent à l'unisson. Certains chuchotèrent, d'autres gloussèrent. Elle s'assit en soutenant le regard de ceux qui la toisaient et chercha Masha, en espérant qu'elle fréquentait le même lycée qu'elle. Après leur rencontre peu commode quelques jours auparavant, Vanhi aurait vraiment aimé la revoir et faire plus amplement connaissance. Malheureusement, la jeune fille aux cheveux noirs ne se trouvait visiblement pas dans ce bus.

Le lycée était un grand bâtiment à l'image de la ville : très propre, trop coloré, faussement accueillant. La masse d'élèves pullulait comme une fourmilière agitée et Vanhi se fraya un chemin pour atteindre le bâtiment de l'administration. La sonnerie annonçant le début des cours retentit alors qu'elle toquait au bureau des surveillants. Une jeune femme brune lui ouvrit.

- C'est pourquoi ?

- Bonjour, je suis Vanhi Brennan. C'est mon premier jour ici, on m'a dit de me présenter au bureau...

- Le « bureau », c'est le bureau du proviseur, monsieur Hèche. rétorqua-t-elle d'un air agacé. Au fond du couloir, à droite.

Elle referma violemment la porte au nez de la jeune fille. En soupirant, Vanhi se dirigea d'un pas peu assuré vers ledit bureau du proviseur, qu'elle trouva avec facilité. Un grand homme barbu en sortait justement.

- Ah, mademoiselle Brennan, je suppose ? Chère mademoiselle, il va falloir être plus rigoureuse sur l'heure ! dit-il en consultant sa montre et en agitant son doigt devant Vanhi.

- Oui, désolée, j'ai eu du mal à trouver.

- Barbara ne vous a pas montré le chemin ? La brune du bureau des surveillants ?

- Elle avait l'air très occupée...

Vanhi ne put réprimer une moue moqueuse et le proviseur éclata de rire.

- Ma jeune amie, il va falloir vous habituer au comportement de notre chère Barbara ! Mais ne vous en faites pas, la grande majorité des gens de cette ville sont très sympathiques et seront heureux de vous accueillir parmi nous.

- Ce n'est pas l'impression que m'ont donnée les autres élèves ce matin dans le bus, marmonna-t-elle.

Il l'invita à le suivre dans le dédale de couloirs parfumés à l'odeur de peinture fraîchement posée tout en continuant leur conversation.